

La présente traduction s'appuie sur l'édition de 2006 de *Hyle. Ein Traumsein in Spanien*, paru chez belleville Verlag, Munich, qui rétablit le texte à partir du tapuscrit original conservé aux archives Raoul Hausmann du musée départemental d'Art contemporain de Rochechouart (Limousin). Une première édition avait paru en 1969 (Heinrich Heine Verlag), abrégée d'un tiers environ. Par ailleurs, pour faciliter l'accès à un texte qui présente bien d'autres difficultés de lecture, nous avons pris soin de rendre visibles les blancs entre les unités textuelles du montage, comme il apparaît dans le tapuscrit.

Le caractère multilingue de l'*État de rêve* n'est pas parmi les moindres difficultés de lecture. L'intégration de mots étrangers à l'original allemand crée un véritable effet de réel en reflétant la situation linguistique de l'exil à Ibiza (l'espagnol et le catalan « eivissenco » sont les principales langues étrangères en présence avec le français), mais elle contribue aussi à « étranger » la langue allemande de l'intérieur par le biais de jeux de mots, calques et néologismes translinguistiques. Je me suis efforcée de recréer cet « étrangement » au sein de la langue française, qu'on voudra bien m'excuser de maltraiter souvent. La poétique de l'écart à la norme linguistique constitue une expérience de lecture unique : lire *Hylé II* est un voyage qui déshabitude des routines langagières et donne au lecteur la possibilité de traverser sa propre langue.

Certains mots et expressions, ainsi que quelques brefs passages, ont été laissés en allemand dans la traduction. Il nous a en effet paru important de garder la présence de la langue allemande comme langue étrangère dans la traduction française, au même titre que la langue française est présente dans l'original allemand, et ce d'autant plus que l'auteur joue souvent d'échos et de traductions internes. Les passages en français dans l'original sont signalés par des italiques et suivis d'une astérisque. Nous avons conservé les particularités orthographiques et syntaxiques de l'auteur dans les passages en langue étrangère (notamment l'absence de tildé sur les n espagnols).

Raoul Hausmann avait commencé à traduire lui-même en français quelques passages de *Hylé II*. Les extraits concernés, conservés aux archives de Rochechouart, ne représentent pas un gros volume de texte : tout au plus une dizaine de pages, certains extraits comptant plusieurs variantes. Dans le cadre

d'une traduction d'ensemble, il n'était pas possible d'intégrer tels quels ces essais de traduction souvent tâtonnants, réalisés par un auteur qui reste de langue maternelle allemande malgré sa maîtrise incontestable du français. On voit d'ailleurs que la traduction a parfois été l'occasion pour Hausmann d'une réécriture qui dépasse l'opération de traduction. Mais il était tout aussi impossible d'ignorer ces tentatives d'auto-traduction qui, bien qu'hésitantes, recèlent parfois de réelles trouvailles. J'ai donc pris le parti de puiser dans cet intertexte, quitte à m'autoriser quelquefois des écarts par rapport au texte original publié dans l'édition allemande de référence. Ces écarts sont minimes, je tiens cependant à signaler leur origine.

Par principe, j'ai tenté de garder l'appareil de notes aussi succinct que possible, et je renvoie le lecteur à la postface d'Adelheid Koch-Didier en fin d'ouvrage pour approfondir notamment la question des références à la biographie de l'auteur et de la genèse du texte.

Je remercie l'éditeur pour la confiance qu'il a placée en moi, et je remercie tous les collègues, traducteurs et chercheurs, qui ont mis la main à ce projet en m'aidant de leurs lectures et de leurs conseils.



August Sander, *L'Inventeur et dadaïste* [Raoul Hausmann], 1929

Bateau-ballot charrié en charge de vent contré, saille-plonge à travers, lente montée des eaux noires, poisson d'acier qui s'engloutit en cavernes d'eau, l'hélice hurlante en surtapage du vent, pressée d'assauts exhaussés sous le piqueté d'étoiles de la nuit bleutée. Bleu de minuit, vapeur « Ciudad de Mahon » tangué vers le sud, direction la isla blanca.

Balancement de balancier sans repos trouver : perpétuel Présent où le Déjà-là, le Révolu, se parfait du Pas-encore qui arrive, qui accourt, à court... mais qui arrivé suit son cours. Dans cet infinissant dessus-dessous, de haut-debas qui ne lâche pas, change pourtant à s'y méprendre tout temps, lieu, direction. Vague par monts, vague par vaux, exaspérante régularité reliée au point donné, n'avance jamais d'un pouce, son afflux et reflux objecte au bateau, à chaque objet qu'il charrie, une pression continue. Dans cette danse entre les à-pics, roulis traître en travers de cette cavité de fer, propulsée par le bourdon d'hélice, moulinet d'écume dans l'eau, tonnerre-crépète au-dehors.

Les hommes enfermés dans cette grande boîte en même temps que les machines – sont comme absents. Pensent au passé, ou à l'avenir, mais ne sont pas Présent : retenus, coincés entre deux non-être, donne la nausée, oppose-t-on à leur néant tant soit peu de volonté. À mer agitée jamais ne résiste, si tu veux filer, voguer au loin léger. Thalasso. Pas de calculs avec toi. Mais alors quoi, tu veux ? Entreprendre les calculs en pure perte. C'est votre compte qui sera débité.

Tangué donc dépit, aversion, pulsion versatile, dissimulation, désir d'inhabituel, l'équilibre s'effiloche, volonté, impulsion et savoir en panne laissent les petites manies schizothymes se broyer cycliquement dans l'incapacité. S'insensibiliser. Sur les trois personnes, l'une crispée dans son refus, la seconde d'une égalité d'humeur persistante, le troisième vide, sans résistance – il a mangé la cuisine du bord – sont tous prisonniers de toute façon, livrés au bateau qui fend lentement nuit et eau. Des heures, longtemps que ça dure. Cinq heures, las cincos en la tarde, le Ciudad de Mahon quittait le port. Le soir était bientôt tombé : sombre crépuscule qui rendait lieu et place impalpables, irréels. Quand même on bordéambule, qu'on regarde par un grand orifice dans le bas-ventre de la salle des machines, de lourdes roues d'acier moulinent, des pistons massifs s'inversent, un essieu tourne lourdement – même ce travail acharné et tenace ne donne pas l'impression d'un faire, ni d'un sens. Sans cesse malmené par l'eau comme un rien, drossé par le vent, un capitaine gouverne là-haut, aussi invisible qu'un dieu derrière ses fenêtres. Thalasso.

Pour autant qu'ICI les décisions se traduisent en actions, les ordres en exécutions, cette tour d'échecs de l'affairement des machines n'en est pas moins, comme le reste du bateau, à la recherche d'une position qui n'en est pas une. C'est le creux qui donne le plein. Qu'est-ce que cela donne si le vide fixement s'en va se presser, petit morceau de ciel, à travers le plein : tanta agua. Qu'il est bon qu'il fasse nuit : toute couleur a disparu dans ce cas limite de deux objets, EAU, HYLÉ et VENT, qui n'EST rien, que l'en-cours. Mais : où court ce morceau de ciel en mouvement ?

Ordre, exécuté par travailleur de la mer, converti en changement d'objet, ne changeant rien cependant que le revirement toujours égal à lui-même – n'aurait qu'à suivre docile, poussée de l'eau et pression du vent : se peuvent contredire. Toutes les roues s'arrêtent, puisqu'un bras fort le décrète¹ : VEUT-il, ce fort-bras, veut-elle, la pensée de l'action ?

Jusqu'à la cendre tu t'abaisseras, quand bien même cela serait dans le ventre d'un bateau. La belle enfant de la juive jaune rage se sent mal. Chère enfant, elle se sent ? Mal, forcément. On parle de vous à la troisième personne. Aussi la première et la deuxième personne, le je et le tu, doivent-elles suivre quand vous, c'est-à-dire quand elle le décide.

Et pourtant, ces insignifiantes personnes, de simples voyageurs, ont eu l'imprudence, oui, ils l'ont commise, cela arrive, de voyager en troisième classe. N'ont de billets qu'en troisième classe. Cela veut dire, ou plutôt cela fait qu'on n'a rien d'autre à présent qu'une cabine collective, cabine solamente por hombres. Senoras ? No senoras. Mais le cœur se soulève, estomac et intestins ne font pas bon ménage.

On, la troisième personne, donné à l'employé du bateau, on l'appelle steward, un duro – cinq pesetas. Une cabine pour ladies est ainsi créée – un grand drap tendu devant deux rangées de lits, et voici la cabine pour senoras.

Allongez-vous, troisième personne, belle enfant, au lit, en toute longueur, peut-être votre estomac, traité ainsi à la troisième personne, se montrera-t-il raisonnable. Ou s'exprimera. La première et la deuxième personne, toi et moi, s'allongent de côté, veillent, de service aux bas-fonds. L'employé n'est pas à leur service. Dans ce recoin obscur, il ne veille sur personne. Aurait beaucoup à faire. Se penchent et se dressent, s'affaissent et s'inversent, les bas-fonds avec toute la cargaison. Du pont inférieur au pont supérieur. Bâbord tombe lentement de deux mètres, qui se relèvent lentement à tribord. Ninguno ne dit mot. Que des bruits. Les trois personnes derrière leur rideau entendent ces bruits. Comme d'ébriété. Victimes de Neptune.

Belle enfant, l'estomac de votre personne se contracte-t-il? Déjà? Actuellement? Non? Pas encore? Oh, attendez, du refoulé, du passé jaillira bientôt le Présent, un haut-le-cœur à faire pitié. L'actuel moment, comme geyser venant vomira tout le passé de vos entrailles retournées.

Votre être, belle enfant, ballotte dessus-dessous d'un misérable repos. Dégueulez-vous? Pas question! Remontée en purée – vite, debout, Gal aide Ara, prend sous les bras, menée au lavabo. La Petite voit, a vu venir. Ara penche tête, Gal tient front, rendre gorge, baorgh – dégueuler ça vient du gosier. Baorgh-khff: jet jaunâtre jailli de bouche, khffk – baorgh – encore une fois, voilà, c'est sorti, crache, elle crache, d'une voix sourde: de l'eau. Robinet ouvert, Gal prend verre, laisse couler, à la bouche d'Ara, elle boit. C'ÉTAIT l'actuel instant.

Passé, déjà entré dans l'état futur.

Faible, blême, vidée, Ara laisse Gal la mener au lit, s'allonge, elle s'allonge à nouveau pour un repos en longueur, le bateau tout autour balance de bâbord en tribord, vrombissement momentané de l'hélice hors de l'eau.

Désormais repose, de la juive jaune rage la belle enfant. Zdrastvouistié, zdrastvouistié, Mammouchka. Cependant Gal est de service, il doit, ce n'est pas la tâche du steward, c'est donc LUI l'infirmier volontaire, mettre de l'ordre. Au lavabo, de l'eau dans ce bouillon d'estomac. Non, impossible. Mousse terriblement. Tant et plus. Fermer robinet. Et maintenant? Que? Faire? Faut que ça parte, déjà se répand aigrette l'odeur. L'horreur? Peut-être comme ça: tire sur chaîne, bonde métallique, exit. Tout ce mâché, cet ingéré – échappée en déglutis. Après force rinçages, grands efforts. Sa Troisième Personne repose pour repos trouver, d'autres personnes, comme le je et le tu, ont à boucher yeux, oreilles, nez pour débarrasser. Résignation sans surcompensation. Tyrannie de la minorité. Quelle martyranie! Mais personne, nul ne le reconnaît.

... Somnolé. Du sommeil, gourde, tiré. Hein? La Petite levée, partie sur le pont. Je ne vais pas rester dans cette lumière de vomis jaune gris. Ara? Gal penche sur elle: dort. Dort profondément. Vais sur le pont moi aussi.

Dans la vaste obscurité grise de la nuit qui s'éclaircit, contre toute attente, le Ciudad de Mahon s'est frayé chemin. Entêtement et opiniâtreté l'ont fait avancer. Souffle de mer, roulis de vent, hélice en vis perçant sans cesse persévérant: sur le ciel bleu gris blémissant de l'orient, quelque chose se détache: plus sombre que la mer, plus sombre que le matin. Cinq heures passées, à six

heures de l'horizon le vapeur doit entrer au port d'Ibiza. Le flux bleu de nuit de l'eau mâchurée de blanc fait toujours glisser les flancs de la carcasse de fer sous sa caresse, toujours elle chaloupe d'un côté et de l'autre. Dessus-dessous, de haut-debas, lentement: la saillie, rabattue, pique sans relâche. Impitoyable, inexauçable. Dans l'exhalaison brûlante du fer chaud, un vent frais souffle sur le pont. A couvert les visages d'embruns salés – amer le goût que la langue trouve, lèvres léchées. Une odeur de café parvient: la porte d'une cabine s'ouvre, une demi-douzaine de matelots, ah oui, travailleurs de la mer, en habits civils usagés, passent avec leur ration de petit déjeuner après le quart. De pleins seaux: une tasse ne serait pas de refus.

Faire un tour, tourner en rond, traîner bras ballants: le jour commence à poindre. Point du jour. Scruter l'horizon, on regarde vers le sud. Là-devant, le sombre ruban se fait forme étirée, chaîne de collines. Ibiza. Une demi-heure va s'écouler. L'arrivée aura lieu à l'heure prévue.

Une vive lueur pointe à l'est: le soleil pas encore à son poste. Brillera bientôt au-dessus de l'eau, sur les collines.

Les sommets, pics et bosses, se rapprochent, sont légèrement voilés par les embruns salés. La Petite, Gal, les regardent fixement. Derrière les chaînes de collines verdoyantes, d'autres se glissent, et d'autres encore apparaissent. Et ça, là-devant? Rocher, un phare par-dessus, petite île en surplomb de l'île. Toute couverte d'arbres clairsemés, étrange pour la Méditerranée.

De loin – en loin, tache lumineuse d'une maison blanche.

C'est l'heure, c'est l'heure. Gal rejoint le pont inférieur, réveiller Ara. Elle bouge lentement roulement latéral de la tête, l'œil se défiance de lui d'un regard. Oublié dans son réveil, re-vient à son souvenir. C'est l'heure. C'est toujours et encore l'heure, ça rend peureux de l'instant, qui se brise en passant. Elle se passe la main droite sur les tempes, appuie à la suite le coude gauche redresse de mauvaise grâce. C'est l'heure. Montent à deux sur le pont. Sous le souffle de la brise fraîche Ara frissonne: frissonne aussi à la vue de, qui n'est pas rêve, persiste. Ici je vais être – dans un proche avenir la troisième personne. Vais-je. ÊTRE?

À l'instant, même moment, une lueur orangée descend sur le ruban d'île, dans la boucle duquel vient se refléter le village autour du port. S'embrase-teinte rosé le ciel par-dessus. Une arrivée, nul aboutissement, avance avec insouciance entre les écueils et la course de l'eau. Passent bateau, île et attente. Terre, maison, arbre: toujours plus, constamment. Échappés d'un rêve oublié.

D'autres petites îles. Le Ciudad de Mahon vire à tribord : hurle un cri de sirène à vapeur. Comme sur commande, à droite d'une crique surgit phare, à gauche rive rocheuse, par-dessus deux tours, des murs, empilés, tout cela s'étire, se disjoint, se dérobe à soi et sa distance. À l'extrémité, bout du quai que signale fanal d'entrée, on découvre, blanchâtre, l'escargot rosé enroulé maison sur maison. Cubes d'habitat posés en gradins derrière le crénelé de l'ancienne muraille fortifiée, surclassée d'un clocher raide de vieille église. Du matin, cinq heures un quart. En grande stupeur, la ville s'élève ici.

Le regard nouveau venu est sourd d'arrivée.

Rivé – une amarre au bollard : lancé, un homme tient, tire, bateau, grinçant, tire à tout rompre l'éloignement de poids mort : fait se rapprocher la grande boîte du quai.

Regard au peu de monde venu attendre les nouveaux arrivants : ah, là, c'est Leo Freund. Il vient de nous voir aussi et fait signe. Signe en retour. Signeries. Bon, La ciudad de Mahon est amarré, des matelots enlèvent une partie du bastingage, d'autres arrivent en traînant la passerelle d'embarquement, la poussent dehors, par-dessus bord, elle pend dans le vide, ça y est, elle est fixée. Lébinfixé. Employé du bateau posté sur le côté : la descente peut commencer. Des gens se bousculent un peu au pied de la passerelle : de la cohue sortent quelques gamins, montent. L'un d'eux surtout se détache du lot, casquette grise, de grands yeux derrière ses lunettes, drôle de visage de pomme. Sont les porteurs. Clameur, baragouin, tumulte. Inhabituels, les sons étrangers restent muets.

Ara, blême, la Petite, Gal, rassemblés autour des bagages. Si, si, todo eso. Tous trois, après les mauvaises expériences de Barcelone, se sont mis d'accord sur l'amusant petit gars, l'air tout à fait digne de confiance. « Bonjour, les enfants » – ah, c'est Leo ; il est arrivé sans se faire remarquer. Va nous aider avec le porteur de bagages. Le parfait petit Espagnol – au bout de deux mois ici ! – son vocabulaire lui suffit amplement pour se faire comprendre. « Bon, vos bagages vont être déposés au despacho, on ira les chercher à dix heures et demie pour les charger sur le camion qui va à San Antonio. » « Pas avant

dix heures et demie ? » « Non, il n'y a pas de camion avant. Mais vous prendrez bien un café, tout est encore fermé à part la Fonda Marina en face. Sinon je vous aurais emmenés à l'Alhambra mais ils ouvrent plus tard. » Mhm. Bon.

Traversent l'appontement. Entrée dans grand espace vide, blanchi, quelques tables rondes et des sièges dans la pénombre. S'asseoir. Autour du plateau de marbre élimé. Serveur se dit mozo, ça nous le savons déjà. Leo commande. Des minutes après, le garçon apporte quatre grands verres en pointe sur pied, dedans un jus gris-brun, le café. « Mais vous devez absolument goûter la pâtisserie du petit déjeuner, les enzeimadas. – Petite, viens avec moi, on va aller en acheter. »

« Qu'est-ce que c'est – comment dis-tu ? » « Enzeimadas. » « Enzeimadas. » « C'est un peu comme les Schnecken, mais en beaucoup plus léger, avec du sucre vanillé dessus. C'est très bon. » « Bon, allons-y. » Leo, Petite, sortent.

Gal « Quelle heure est-il, Aranka ? » Regarde sa montre-bracelet « Six heures et demie. » Assis en silence comme des écoliers, dans l'ombre. Rien à voir. Attendre.

Petite avec Freund, le long du port, maisons blanches et basses, délimitées devant par rue transversale. Ici, maisonnettes d'un étage sur la gauche, là-bas elles en ont deux ou trois. Rien de particulier. Peut-être les mêmes qu'à Naples. Au coin, à gauche. Regardé en hauteur : la ville haute au-dessus du rempart élevé. « Ici, on prend à droite. » Rue large qui s'ouvre. Maisons à trois étages. Style maître maçon. « Voici le Paseo Vara de Rey, c'est la rue principale d'Ibiza. » Quelque part au milieu, un monument (on devrait dire monuvrai, pourquoi mentir ?) Pêle-mêle des corps féminins d'où s'élève, sabre brandi, l'homme. L'étonnement se fait discret.

« On y est, c'est la panaderia. » Derrière la porte entrebâillée, semi-obscure, pièce ensommeillée. Leo achète une demi-douzaine d'enzeimadas, le commerçant les emballe dans du papier de soie, les donne à la Petite. « On dirait vraiment des Berliner Schnecken. »

« Oui, mais c'est nettement meilleur. Viens. » Repartent. « On ne peut pas dire qu'il fasse très chaud ici, et le temps est tout gris. » « Oui, depuis une semaine nous avons de la pluie, mais ce n'est pas comme en Allemagne. Il ne pleut jamais toute une journée. Et puis maintenant, fin mars, les pluies se font plus rares. » « Et Jadja, qu'est-ce qu'elle devient ? » « Oh, elle doit encore dormir, sinon elle va bien. merci. »